

LES MOTS : POUVOIR, CLARTÉ ET RAYONNEMENT

Nada KFOURI KHOURY

Université Saint-Joseph de Beyrouth

Résumé

Les mots sont au cœur de toute réflexion sur les connexions entre la pensée et sa traduction en langage et en action. À la question de savoir quels rôles pourraient jouer les mots, trois pistes se profilent à l'horizon : le pouvoir des mots, la simplicité des mots et le parcours des mots. Le pouvoir des mots, qui vacillerait entre grandeur et décadence, noblesse et bassesse, dignité et manipulation ; la simplicité des mots qui serait une garantie de force et de succès ; et l'histoire des mots qui survolerait quelques aspects du parcours insolite, tant diachronique que synchronique, des mots. Il s'agit de tenter de décrypter ces trois pistes à travers des exemples concrets des différents rôles que peuvent assumer les mots, et ce, tant à travers le langage véhiculé que les actions qui en découlent.

Mots-clés : sociologie des mots, pouvoir, manipulation, simplicité, parcours

Abstract

Words are at the heart of every reflection on the connection between thoughts and their translation into language and action. If asked about the roles words have, three options could loom in the horizon: the power of words, the simplicity of words, and the journey of words. The power of words sways between grandeur and decadence; the simplicity of words guarantees power and success; and the history of words overpasses several aspects of the unfamiliar journey of words, both diachronic and synchronic. We shall decipher these three aspects through concrete examples related to the different roles of words whether through the language conveyed or through the actions resulting from it.

Keywords: sociology of words, power, manipulation, simplicity, journey

Dans un monde noyé par un déluge d'informations, saturé par un tsunami de nouvelles souvent mensongères, la force des mots a-t-elle encore, à l'heure de l'info-déluge et des « fake news », une certaine place ?

L'univers des mots est en perpétuel mouvement et la force des mots n'est plus à prouver. Il s'agit surtout de s'interroger sur l'impact des mots ; ces mots, ces mêmes mots, qui peuvent être à la fois porteurs des grands espoirs ou susciteurs de sournoises impostures. Ces mots qui peuvent être dignes et respectables ou condamnables et manipulateurs ; clairs et simples ou abstraits et ésotériques ; voyageurs ou sédentaires. Autant de signes révélateurs de ces mots aux mille visages et aux multiples fonctions.

Il serait tout d'abord utile de décrypter le pouvoir des mots et leur emploi à des fins qui sont soit nobles, dignes et respectables, soit condamnables, manipulatrices et agressives. Il faudrait aussi mettre en lumière l'importance capitale de la force des mots simples, justes et vrais. Et enfin, pour finir en beauté, voyageons avec les mots en partant de l'étymologie et en passant par les merveilleux cadeaux de « mots » que les différentes langues du monde se font les unes aux autres avec toutes les richesses qui en découlent.

En guise de clin d'œil d'entrée en matière, parlons d'un petit pronom personnel qui fait toute la différence dans les pays francophones : le « tu » ou le « vous ». Dans ces pays, l'ordre, la hiérarchie et le respect se disent en mode « vous » et la familiarité, l'intimité en mode « tu ». Alors que dans d'autres pays comme les pays anglo-saxons, un seul pronom le « vous » s'applique à tous et fait fi de toute différence. Ce petit pronom est révélateur d'une façon de penser, d'être, de vivre et témoigne de la force souvent très révélatrice des mots. En effet, les anglo-saxons sont plus opérationnels et pratiques alors que les francophones sont plutôt plus méticuleux et idéalistes. Pour chaque situation et avec chaque interlocuteur ils cherchent le mot ou la formule idéale.

LE POUVOIR DES MOTS : GRANDEUR OU DÉCADENCE ?

Qu'est-ce qu'il y a de commun entre « Vote ! Ne te bats plus ! » de Victor Hugo, « Nous ne nous rendrons jamais » de Winston Churchill, « I have a dream » de Martin Luther King, « Yes we can » de Barak Obama et le lexique des mots politiques jugés infamants tels que « fascisme », « impérialisme », « nazisme », « islamisme » ? Pas grand-chose de prime abord et pourtant ils relèvent tous du pouvoir des mots, pouvoir qui peut se décliner soit en source de rassemblement, d'union, de tolérance et d'acceptation de l'autre, soit en pouvoir de domination, de division, d'intolérance et de refus de l'autre. Le lexique est au cœur de toute réflexion sur les connexions entre la pensée et sa traduction en langage. Un langage qui est le fruit d'une convergence complexe de différents facteurs tant linguistiques que sociologiques, psychologiques, émotionnels, diachroniques, synchroniques, etc.

C'est dans le cadre de ce premier front que nous allons tenter de décrypter la force des mots et leur emploi à des fins parfois nobles, édifiantes et justes mais souvent manipulatrices, agressives et injustes.

La guerre commence avec des mots ; la paix aussi. En politique, le pouvoir des mots n'est plus à démontrer. Les mots affectent les conceptions qu'on a des réalités politiques. Les hommes politiques et les journalistes, notamment ceux qui sont le reflet de certaines appartenances politiques, utilisent parfois un certain langage dans le but d'induire les autres en erreur ou de les pousser à considérer les choses dans leur propre perspective. Roland Barthes, philosophe, sémiologue et linguiste français, évoque la tyrannie de la langue et assure que « toute langue est fasciste » et entre au service d'un pouvoir :

Dès lors que j'énonce, ces deux rubriques se rejoignent en moi, je suis à la fois maître et esclave : je ne me contente pas de répéter ce qui a été dit, de me loger confortablement dans la servitude des signes : je dis, j'affirme, j'assène ce que je répète. Dans la langue, donc, servilité et pouvoir se confondent inéluctablement (Barthes, 1978, p. 58).

Celui qui s'exprime s'engage et ne peut plus se rétracter même s'il change d'optique ou d'orientation. Il devient, en quelque sorte, le prisonnier de son propre discours et c'est là que réside le danger et où tout se joue.

Dans le même domaine du conflit israélo-arabe, quelques exemples d'emploi différents de certains mots en fonction des sensibilités et des intérêts des uns et des autres méritent d'être évoqués. Tout d'abord, la guerre israélo-arabe de 1948 est appelée « nakba » par les Palestiniens, le terme « nakba » en arabe veut dire « désastre ou catastrophe », et ce, car cette guerre a marqué leur exode et la naissance du drame des réfugiés palestiniens. Cette même guerre est nommée « Guerre d'indépendance » par les Israéliens, car elle a marqué la fondation de l'Etat d'Israël. Autre exemple de variation ciblée dans les appellations : la « Guerre des six jours » pour les Israéliens et les Occidentaux et « Guerre de soixante-sept » ou « naksa », qui veut dire « revers ou infortune » pour les Arabes. Attention, il y a une seule lettre qui change entre « nakba » et « naksa », mais le sens est fondamentalement différent ! L'appellation « Guerre des six jours » a toujours été jugée humiliante pour les Arabes, car elle met le doigt sur un échec cuisant et humiliant qu'ils ont subi¹.

Dans cette optique on pourrait soulever les propos d'un linguiste connu sur l'usage ciblé, à des fins politiques, de certains mots :

¹ Il s'agit de l'attaque aérienne éclair qu'a menée Israël en 1967 et qui a détruit en quelques heures les flottes aériennes égyptienne, syrienne et jordanienne et qui a marqué le triomphe, en moins d'une semaine, d'Israël et la défaite des Arabes avec la conquête de la vieille ville de Jérusalem, des hauteurs du Golan, de la bande de Gaza et du Sinai.

Le célèbre linguiste Chomsky (Chomsky, 2003, p. 120), dans son ouvrage intitulé *Pirates et empereurs. Le terrorisme international dans le monde contemporain*, parle de l'emploi orienté de certains mots dans une perspective propagandiste, en considérant par exemple le concept de terrorisme comme une arme à exploiter au service d'un système de pouvoir. Il donne l'exemple du Moyen-Orient et du conflit israélo-palestinien: les termes « terrorisme », « torture », « extrémisme », sont employés pour désigner les opérations menées par les Palestiniens, alors que les termes « représailles », « interrogatoires », « actions préventives », « légitime défense » sont employés pour désigner celles menées par les Israéliens. D'un côté, la terminologie adoptée est associée à un extrémisme radical et d'un autre, à une attitude modérée. Il s'agit d'un système de propagande d'une redoutable efficacité qui passe par les mots : « Les concepts de "terrorisme" et de "représailles" sont utilisés à des fins de propagande, non de description. » (Kfoury Khoury, 2018, p. 167-168).

Évoquons aussi l'impact souvent haineux des mots et leur emploi sournois et biaisé pour aboutir à des fins souvent injustes et inévitables. Dans un article publié dans *Le Point* et intitulé « L'inquiétant sacre de l'émotion », l'auteur fait part de la « récurrence accrue du mot haine dans les projets politiques » et de la « Proposition de loi visant à lutter contre le contenu haineux sur Internet » ou encore de « l'Office national de lutte contre la haine » que souhaite créer le Premier ministre français (Sureau, 2019, p.10).

Le quotidien, *Le Monde*, a demandé à des chercheurs de décrypter le discours de Marion Maréchal, prononcé le samedi 28 septembre 2019, devant la « convention de la droite ». Les analystes de discours ont démontré, exemples à l'appui, que la sémantique de Marion Maréchal s'inscrit dans une tradition du refus de l'autre. Citons en guise d'exemple ses propos concernant la politique nataliste : « (...) et je vais dire un gros mot, de la mise en place d'une politique nataliste, car je ne crois pas, et je ne crois pas que vous y adhérez non plus, que les peuples soient interchangeables » (Soullier, 2019, p. 8). La chercheuse en sciences politiques Cécile Alduy a constaté :

Le discours de Marion Maréchal traduit une vision identitaire du monde, dans laquelle l'identité est souvent synonyme d'identité ethnique. « Ici, ce sont les ancêtres ; donc le sang, la lignée, qui justifient un droit de rejeter les étrangers ». D'où la référence de Marion Maréchal à la « politique nataliste », ajoute la chercheuse, pour qui il s'agit d'« encourager les naissances grâce à des Français « de souche » de nouveaux Français « purs ». « Les implicites de ce discours sont glaçants, poursuit-elle. Le but est un « peuple » sans mélange car les « peuples » – entendre les ethnies – ne sont pas « interchangeables (Soullier, 2019, p. 8).

Cette touche identitaire est propre au langage des conservateurs, langage dont le ton est souvent fondé sur la religion, la race, la nation, la culture, le peuple, etc.

Le problème des relations entre langage et manipulation se traduit aussi par le nouveau concept des « micro-agressions » à travers les mots. Thomas Mahler dans un article intitulé « Campus américains : l'intolérance au nom de la tolérance », définit les « micro-agressions » comme « de brèves, communes et quotidiennes indignités verbales, comportementales ou environnementales, qu'elles soient intentionnelles ou non, et qui communiquent des offenses raciales, de genre ou religieuse visant une personne ou une communauté » (Mahler, 2018, p. 33). Mais le danger des abus est bien là, car, en guise d'exemple, demander à un Asiatique vivant aux Etats-Unis d'où il vient représente aux yeux de certains une micro-agression, car cela signifie qu'il n'est pas Américain. Le psychologue canadien, Jordan Peterson, qui a osé critiquer la loi canadienne qui veut rendre obligatoire l'utilisation de pronoms non genrés du type « iel », pour remplacer « il » et « elle », a été accusé d'opprimer les minorités et a été en butte à des manifestations hostiles à la Queen's University (Ontario) le 5 mars 2018 (Mahler, 2018, p.34). Il s'agit là d'une morale de la victimisation qui se rapproche de l'intégrisme et qui est profondément intolérante et ce, paradoxe ultime, au nom de la tolérance ! Deux mots d'origine latine, proches phonétiquement, mais de signification contraire traduisent les dérives du langage : *hospès* et *hosties*, respectivement accueil et hostilité, inclusion et exclusion, embrassement et embrasement. *Hospès* devrait triompher d'*hosties*, or la réalité prouve souvent le contraire.

Les mots sont un reflet très parlant de la culture et de la façon de penser et de concevoir la vie dans différents coins de la planète. Le Sud-Coréen Ban Ki Moon², explique que dans une culture occidentale en général, on apprend à être agressif, à jouer les durs, alors qu'en Extrême-Orient, on enseigne le contraire. Les mots sont une manière de concrétiser cette attitude. Il suffit de suivre un débat télévisé en France ou au Liban, par exemple, pour constater, sans grande difficulté, le vocabulaire souvent guerrier et haineux avec l'emploi redondant de mots agressifs, d'insultes, sans compter les interruptions incessantes de l'autre. Dans les pays nordiques, par contre, le vocabulaire est plus conciliateur, les mots sans agressivité et l'écoute de l'autre beaucoup plus souvent respectée. En ce qui me concerne, en tant que Libanaise de culture tant orientale qu'occidentale, et ayant vécu principalement au Liban, ce pays de tous les dangers, j'estime que les propos agressifs et blessants sont moins payants que les paroles sobres et conciliantes qui tablent plus sur la médiation et le respect de l'autre.

Les journalistes et les commentateurs relaient ce discours belliqueux en employant des mots qui vont dans le sens de la confrontation. Ils parlent

² 18^e Secrétaire général de l'ONU de 2007 à 2016.

de « guerre ouverte », de « tirer à boulets rouges », de « coups bas » de « coups de poing », de « renverser la table », de « déclarer la guerre (à la corruption par exemple) » ; les hommes politiques se traitent mutuellement de « voleurs », de « menteurs », de « corrompus », etc. Lors du débat télévisé, du 2 mai 2012, qui a opposé Nicolas Sarkozy, président de la République et François Hollande, député du Parti Socialiste, tous deux candidats à l'élection présidentielle de 2012 « c'est Nicolas Sarkozy qui a pratiqué le plus ce genre d'attaques. Nous avons pu en répertorier une trentaine. Et plus particulièrement les attaques *ad personam* traitant François Hollande, à plusieurs reprises, de *menteur* » (Charaudeau, 2015, p. 109). S'il est vrai que les deux hommes se sont pris au jeu d'une joute oratoire sans merci et ponctuée d'agressions verbales ; les agressions venaient surtout de la part de Nicolas Sarkozy qui n'a pas arrêté de décliner le champ lexical du mensonge sous toutes ses formes à l'encontre de François Hollande, allant de « menteur » à « mensonge », en passant par « esquive », « chiffres faux », « vous mentez » et « c'est un mensonge », cette dernière réplique dite à trois reprises consécutives comme un refrain.

Rien de nouveau sous le soleil ! La fameuse affaire Dreyfus qui a eu lieu en France, à la fin du XIX^e siècle, autour de l'accusation de trahison faite au capitaine Alfred Dreyfus, qui est finalement innocenté, est le symbole de cette division de la société française, c'était en l'occurrence entre dreyfusards et antidreyfusards, division concrétisée par des mots guerriers, haineux et batailleurs. « Un célèbre dessin montrait un repas de famille transformé en champ de bataille avec ce commentaire : Ils en ont parlé ». (Dolwasse et Delpech, 2006, p. 53).

Plus près de nous dans le temps, à l'ère du triomphe des réseaux sociaux, il y a souvent les mots durs du « tribunal médiatique ». Des mots qui jugent et qui condamnent des présumés coupables, que la société a mis, à tort ou à raison, au pilori, et ce, sans aucun procès équitable qui tienne compte de la présomption d'innocence et du contradictoire. Il s'agit d'une forme de vengeance véhiculée par des mots de condamnation postés sur les réseaux sociaux et qui peuvent conduire à la dépression ou au suicide. Amine Maalouf évoque à juste titre la violence verbale inouïe sur la Toile en ces termes : « Il suffit de faire un tour sur Internet pour découvrir en quels termes insultants et obscènes on parle les uns des autres ». (Maalouf, 2019, p. 109).

Les mots ont aussi un impact sur la confiance en soi. Dans les écoles d'ingénieurs, en France, par exemple, les dérapages linguistiques sexistes ne manquent pas. Certaines étudiantes de ces écoles témoignent :

On nous dit souvent que si on est admis, c'est en raison des quotas réservés aux filles ». Une autre jeune fille confie aussi ne jamais oublier le jour de la rentrée : « De but en blanc, un garçon m'a demandé qui était mon examinateur, et lorsque je lui ai répondu,

il m'a dit : « Ça ne m'étonne pas ! », sous-entendant que j'étais là grâce à mon physique... (Peltier, 2019, p. 10).

Dans ce même ordre d'idées il serait intéressant d'évoquer un autre symptôme qui pourrait être exploité à des fins haineuses, racistes ou sexistes et manipulé pour rendre vrai ce qu'on a décidé de rendre vrai même s'il est faux. Il s'agit de l'emploi du performatif. En linguistique, le performatif est tout simplement l'énoncé qui accomplit l'acte comme « Je vous déclare mari et femme », phrase prononcée par le maire ou le prêtre. Le concept d'énoncé performatif a été produit, dans les années 1950, par le philosophe anglais John Langshaw Austin. Il a distingué entre les énoncés constatifs comme « Je vais passer mes vacances en Espagne » et les énoncés performatifs qui accomplissent en eux-mêmes l'action. Sandra Laugier rappelle que « l'invention des performatifs permet de mettre en cause, pour l'ensemble des énoncés, l'idée d'un rapport univoque entre les mots et le monde » (Laugier, 2004, p. 607). Les mots ne sont pas uniquement des pensées mais des actes dans le sens positif du terme ; mais les dérives et les manipulations sont possibles.

Mais comment ce concept peut-il être exploité à des fins manipulatrices ? Judith Butler donne un exemple de l'emploi du performatif manipulé :

Le chapitre 3 (de son ouvrage) revient à l'analyse de la réglementation de l'armée américaine qui interdit aux homosexuels de se déclarer tels. Rappelant la spécificité du discours juridique, Butler souligne ici encore que ce n'est pas le moindre paradoxe de cette réglementation que de faire proliférer le terme même d'*homosexuel* dans le discours d'État au lieu de sa prohibition. C'est surtout l'occasion pour l'auteure, qui s'appuie ici sur Sigmund Freud et singulièrement sur *Totem et tabou*³, d'interroger une nouvelle fois l'effacement de la distinction entre discours et pratique : si l'armée américaine fait du discours homosexuel une conduite homosexuelle, c'est en vertu d'une forme de performativité qui doit être distinguée de celle que revendique le mouvement gay, lesbien ou *queer* à travers le « coming out » ou « l'acting out », et par laquelle « la pratique discursive de l'homosexualité est indissociable de l'homosexualité elle-même (Oger, 2006, § 12).

Jacques de Saint-Victor parle de « menace croissante d'un chantage à la blessure » (Saint-Victor, 2020, p. 94), il commente la fameuse affaire Mila et évoque les théories linguistiques anglo-saxonnes des années 1960 qui

3 « Totem et Tabou » est ouvrage publié par Sigmund Freud en 1913. Freud essaye de décrypter dans cet ouvrage le tabou de l'inceste au sein des sociétés. Il se penche sur les totems ou les esprits protecteurs des sociétés primitives pour mieux comprendre les tabous. Ces totems peuvent être un élément naturel (pluie, vent), une espèce végétale ou un animal. La vache, par exemple, est un animal totem, elle est vénérée et ne peut pas être consommée dans certains pays.

mettent en évidence la performativité du discours, chère à Austin, et résumée par le titre de son livre 3 « Quand dire c'est faire ». Les mots peuvent mener à des dérives. L'affaire Mila le prouve : il s'agit d'une jeune fille française menacée de mort car elle a publié des photos sur Instagram qui insultent l'Islam.

Si on est en droit de déplorer toutes ces manipulations à travers les mots, on est aussi heureux de proclamer haut et fort que les mots sont aussi vecteurs d'unité et de positivité. Jean-Paul Dubois – prix Goncourt 2019 pour son ouvrage intitulé « Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon » – explique qu'« il y a une infinité de façons de gâcher sa vie » (Dubois, 2019, p. 256), mais, a contrario, nous croyons qu'il y aussi une infinité de façons de rendre sa vie et celle des autres plus belle, et ce, à travers les mots. Des mots qui nous portent, qui nous aident, qui nous poussent à dépasser nos divisions et nos blessures, des mots nobles qui contribuent à notre hygiène mentale. Des mots qui poussent au dialogue, dans le sens étymologique du terme d'origine grecque, « *dia* » qui veut dire « à travers » et « *logos* » qui signifie « parole », le dialogue est donc tout ce qui passe à travers la parole. C'est à travers la parole et grâce aux mots que le dialogue peut avoir lieu. L'Homme est le seul qui emploie les mots pour communiquer et qui peut ainsi, à travers ces mots, générer le meilleur ou le pire. Le dialogue est une méthode de pensée qui tente d'atténuer les barrières mentales pour arriver à une nouvelle « vérité » qui est le fruit de ce don qu'on se fait les uns aux autres dans notre diversité, mais aussi dans notre capacité à construire les ponts de la tolérance et à briser les murs de l'intolérance.

La parole est d'une importance extrême. Dans les Dix commandements, Dieu parle à l'Homme de rapports qu'il doit avoir avec Dieu et avec son prochain. C'est à travers la parole qu'il fonde son Alliance avec son peuple. Plus près de nous, quelques grands discours politiques, quelques slogans percutants, ont prouvé, sans ambiguïté aucune, la force de la parole et son impact pour changer l'ordre, qui semble parfois inexorable, des choses. De la petite phrase-slogan qui donne des ailes à ceux qui la répètent inlassablement, comme le fameux « Yes we can » de la campagne présidentielle de Barack Obama⁴ au célèbre speech de Winston Churchill « Nous ne nous rendrons jamais », en passant par « I have a dream » de Martin Luther King » et bien d'autres discours où les mots ont fait la différence, la force de la parole n'a jamais failli.

Beaucoup de discours ont marqué l'histoire et méritent pour la plupart qu'on s'y arrête. Mais il faut choisir. Mon choix a porté sur le discours d'un grand homme politique doublé d'un grand homme de lettres, puisqu'il a reçu le prix Nobel de littérature en 1953 : Winston Churchill. Il écrivait lui-même ses

⁴ Barak Obama élu premier président « noir » des États-Unis en 2008.

discours et les ciselait tellement bien que chaque mot, chaque phrase avait sa place. Son fameux discours du 4 juin 1940 « Nous ne nous rendrons jamais » restera à jamais dans les annales des meilleurs discours de l'histoire. On peut se poser la question de savoir pourquoi ce discours, au cours duquel Churchill n'avait rien à promettre à son peuple que « du sang, de la peine et des larmes », est resté dans l'Histoire avec un grand « H » (Simonis, 2013a, p. 58). La réponse est simple. Le contexte dramatique est bien sûr important, mais c'est le style remarquable de l'auteur et la force implacable de sa parole qui ont fait la grandeur de ce discours de combat, mais aussi d'espoir. Le titre du discours est déjà porteur de certitude et d'espoir « Nous ne nous rendrons jamais » et dans une magnifique tirade inoubliable, il incite son peuple au combat et réussit à mobiliser toute une nation à laquelle il n'a promis que « du sang et des larmes ». Tout d'abord une décision inébranlable « Nous irons jusqu'au bout », ensuite une tirade avec la répétition à 8 reprises de l'anaphore « Nous nous battons », enfin une certitude qui reprend son titre « Nous ne nous rendrons jamais ». Pour Churchill, tout est dit en si peu de mots !

LA SIMPLICITÉ DES MOTS : GARANTIE DE SUCCÈS ?

La deuxième piste sur laquelle il serait intéressant de se pencher est celle de la mise en lumière de l'importance capitale de la force des mots simples, justes et vrais et de leur possible pouvoir de guérison. Choisir la simplicité, c'est en quelque sorte sortir de l'ambigu pour entrer dans le limpide, c'est sortir de l'agitation pour entrer dans le calme, c'est enfin sortir de l'incertitude du doute pour entrer dans la certitude du vrai.

Commençons par un exemple parmi tant d'autres celui d'un grand homme politique doublé d'un grand orateur, le Général de Gaulle. Il essayait de simplifier au maximum ses discours et les récitait à sa femme. Il estimait que le discours était bon si sa femme l'avait compris sans trop de difficultés (Najjar, 2002, p. 35). Pour de Gaulle, la précision et la concision sont les bases de ses discours⁵. Même si de Gaulle a toujours été maître en matière de clarté et de précision, il pouvait aussi entretenir l'ambiguïté voulue. Preuve en est sa fameuse formule, « **Je vous ai compris** », lancée aux Français d'Algérie en 1958. Ils pensaient entendre des mots d'espoir en l'écoutant dire que l'Algérie restera française ; ce qui, en fait, n'était pas le cas (Simonis, 2013b, p. 64).

Nous savons beaucoup de choses de manière intuitive, mais nous n'arrivons pas toujours à les exprimer de façon claire, ou encore, nous ignorons que nous le savons. Lorsque ces données sont formulées, concrétisées de façon simple par des mots, nous avons l'impression de tout comprendre enfin. Telle est la force des mots, clairs, simples et pertinents. Oui, la parole simple et

⁵ J'ai analysé un grand nombre de discours du Général de Gaulle dans le cadre de mon cours sur les Techniques de travail et d'expression et j'ai abouti à cette conclusion.

claire permet de rendre facile ce qui est difficile et simple ce qui est complexe. Un bon enseignant est celui qui simplifie les choses complexes et un mauvais enseignant est celui qui complique les choses simples pour marquer sa supériorité. Le philosophe Jean Guilton évoque le style limpide du grand philosophe Pascal en ces termes : « Qui a inventé le style sans style qui est le vrai style, la *parole* sans l'éloquence, le cri du cœur projeté sur le papier ? » (Guilton, 1993, p. 212). Et rien ne résume mieux ce souci de clarté que ces propos de Guilton tirés de sa « Lettre au journaliste » :

Mais nous pouvons nous réconcilier. Car toi le journaliste, moi le philosophe, nous avons le devoir d'écrire la langue la plus « muette », la moins sonore, la moins chantante, la plus exacte, la plus proche de la pensée. La langue dans laquelle, jadis, les nations d'Europe rédigeaient leurs traités ; parce qu'elle avait ce rare privilège d'être à la fois transparente et précise, c'est-à-dire, comme un cristal : *claire*. (Guilton, 1993, p. 105).

Au 21^e siècle, le savoir est partie intégrante de l'économie et doit être accessible à tous. Par conséquent, clarifier le savoir à force de mots simples et compréhensibles et le rendre ainsi accessible au plus grand nombre, c'est améliorer l'économie par le biais de la connaissance et du savoir qui sont infinis, contrairement aux ressources naturelles, comme le pétrole ou le gaz qui sont frappées de finitude. Un célèbre penseur du 21^e siècle Yuval Noah Harari a mis en relief l'importance de la clarté, et ce, dès la première phrase de son célèbre ouvrage traduit en plus de 40 langues, 21 leçons du XIX^e siècle, en ces termes : « Dans un monde inondé d'informations sans pertinence, le pouvoir appartient à la clarté » (Harari, 2018, p. 11). Ce qui a contribué au succès planétaire de ses trois célèbres ouvrages Sapiens (chez Albin Michel, 2015), Homo Deus (chez Albin Michel, 2017) et 21 leçons du XIX^e siècle (2018) c'est, sans aucun doute, son style accessible et compréhensible. Il a réussi à synthétiser, de manière simple, claire et accessible à tous, de nombreuses disciplines comme la philosophie, l'histoire, les neurosciences, l'intelligence artificielle, l'économie, l'anthropologie et j'en passe et des meilleures !

Rien ne résume mieux son approche claire et accessible que ces explications à travers lesquelles il a réussi à désamorcer, avec des termes simples et convaincants, la peur du terrorisme. Le sous-titre de son chapitre sur le terrorisme est déjà parlant, « Pas de panique ». Sans prétention ni érudition, il donne un exemple, chiffres à l'appui, à la portée de tous. Il explique que, depuis le 11 septembre 2001, le terrorisme a tué chaque année une cinquantaine de personnes dans l'Union Européenne, une dizaine aux États-Unis pour un total de 25 000 personnes sur 17 ans dans le monde, alors que les accidents de la route tuent 80 000 Européens et 40 000 Américains par an soit un total de 1,25 million de gens en 17 ans. Quant au diabète, il tue jusqu'à 3,5 millions de gens par an et la pollution de l'air tue autour de

7 millions. L'auteur pose tout simplement la question suivante : « Pourquoi craindre le terrorisme plus que le sucre ou la pollution de l'air ? (Harari, 2018, p. 177-178). Une vision globale des données s'impose, il ne faut pas les observer sous le prisme des médias et de l'immédiat, mais les analyser avec un certain recul qui permet une vision plus large et plus perspicace des événements.

Le philosophe Michel Foucault met en évidence l'énergie des mots et de l'écriture ; il évoque l'importance de ce qu'il appelle les « contre-sciences » humaines, comme la psychanalyse, l'ethnologie, la linguistique et la littérature, dans le cadre de son célèbre ouvrage « Les mots et les choses ». Les mots sont, à titre d'exemple, en étroite relation avec la psychanalyse et la linguistique. Il porte une grande attention à la force des mots et à la puissance du langage dans la dynamique de l'écriture et de la lecture. Cette puissance peut agir tant sur celui qui écrit que sur celui qui lit. Pour Foucault, les mots sont forts et peuvent transformer les cours des événements ; la force des mots procède de la puissance de l'expressivité et de ce qu'il appelle « la force du vrai » (Foucault, 1966, p. 120).

La « force du vrai » se manifeste aussi parfois dans des titres d'ouvrages aux mots cinglants, vrais et forts qui restent ancrés dans la mémoire de tout un chacun. Citons en guise d'exemple, le fameux titre d'un ouvrage célèbre du médecin pneumologue, Irène Frachon : Médiator 150 mg – Combien de morts ? Une interrogation pleine de condamnation envers les laboratoires Servier, fabricants du Médiator 150 mg, une pilule coupe-faim, qui avait entraîné la mort d'environ deux mille personnes. Les laboratoires ont intenté un procès réclamant la modification du titre et le jugeant calomnieux. Le tribunal de Brest leur a d'abord donné raison, mais ils ont perdu en appel et la Cour d'appel a autorisé la publication de ce titre qui a eu un succès retentissant, qui a ouvert les yeux du monde entier sur le scandale du Médiator et qui a mené à son retrait du marché (Reymond, 2011).

Arrêtons-nous maintenant sur la simplification de la réalité ressentie à travers la métaphore. La métaphore, considérée par Proust comme la reine des figures de style, ajoute une image mentale à la force des mots et permet une meilleure compréhension et surtout une meilleure mémorisation du message véhiculé à travers les mots ; elle leur donne, par conséquent, plus d'épaisseur et de force. C'est une force sereine qui passe à travers la simplicité et la clarté du message. Le simple, le clair et l'imagé est plus facilement mémorisable et qui dit mémorisation dit plus grande chance d'action à l'instar de l'action lente mais indubitable de l'eau au fil du temps. Amine Maalouf dans son ouvrage intitulé « Le naufrage des civilisations » a recours au vocabulaire maritime à travers la métaphore du naufrage parce que cette image l'obsède : « Le naufrage n'est bien entendu qu'une métaphore. Forcément subjective, forcément approximative. On pourrait bien trouver d'autres images capables de décrire les soubresauts de ce siècle. Mais c'est celle-là qui me hante »

(Maalouf, 2019, p. 17). Un titre qui en dit long sur le pouvoir des mots et qu'on retiendra. En terminant la lecture de ce livre, j'avais l'impression, presque réelle, que je me noyais, que les flots m'envahissaient et emportaient tout sur leur passage !

Après avoir donné l'exemple de la force de l'image mentale qui résume notre siècle à travers la métaphore du naufrage, voici un autre exemple de la force des mots vrais comme délivrance d'un traumatisme. Dans un ouvrage intitulé *Le consentement*, l'auteure, Vanessa Springora, victime, à 13 ans, d'un prédateur sexuel, Gabriel Matzneff, écrivain célèbre et reconnu âgé de 50 ans, arrive à trouver les mots qui délivrent et guérissent. Ces mots ont libéré l'auteure de l'emprise de cet homme, et ce, 30 ans après les faits. Les mots justes et vrais peuvent donc jouer le rôle d'onguents et de guérisseurs. Oui, on peut se soigner avec des mots, car en mettant des mots sur les maux, en les formulant, en les structurant, en les posant dans un livre, par exemple, on peut exorciser certaines douleurs profondes et se libérer de certaines peurs enfouies. Le chemin n'est pas aisé et n'est pas accessible à tous, mais c'est une voie de guérison qui a déjà fait ses preuves et qui pourrait aider, le cas échéant, certaines personnes.

Autre exemple poignant du pouvoir guérisseur des mots, celui d'une ancienne alcoolique qui a pu se reconstruire à travers la parole et qui a raconté sa guérison, grâce à la force des mots, dans un ouvrage intitulé *NON ! J'ai arrêté* (Cottet, 2015). Elle fait part de l'importance des mots qui aident à dire « Non » à l'alcool et qui permettent de se frayer un chemin vers la guérison de cette addiction. Les mots, dans son parcours, jouent un double rôle guérisseur : son propre rétablissement d'abord et son aide à la guérison d'autres alcooliques ensuite. Une reconstruction qui s'est opérée à travers le récit de son expérience en tant que « patiente experte » qui sait trouver les mots justes pour s'adresser aux autres parce qu'elle est passée par cette même « maladie » elle-même.

Remontons le temps, dans la médecine phénicienne, les mots permettaient aussi de guérir, pas seulement de maladies psychiques mais aussi physiques, et ce, d'une curieuse façon. Dans un ouvrage sur la médecine au Liban, des Phéniciens à nos jours, l'auteur, Robert Khoury, un médecin libanais, explique que du temps des Phéniciens, on croyait que les maladies étaient une forme de punition des péchés des malades et que la récitation de leurs fautes par les médecins était une manière de traiter leur état pathologique. Ils croyaient que la récitation des fautes permettait d'expulser le démon et de se réconcilier avec le dieu irrité. Les médicaments ne venaient qu'en dernière étape pour consolider la guérison. L'auteur explique que : « le traitement de l'état pathologique comportera trois étapes : la réconciliation avec le dieu irrité, l'expulsion du démon, et une fois la paix intérieure obtenue, l'utilisation des médicaments pour consolider la guérison » (Khoury, 1990, p. 7). Ainsi, les deux premières étapes se faisaient à travers une bonne dose de mots guérisseurs !

Évoquons enfin l'importance du mot juste en matière de traduction. Le traducteur ne doit pas tomber dans le piège des faux-amis et doit avoir, en amont, une connaissance suffisante du domaine dans lequel il est appelé à traduire. Citons, en guise d'exemple, l'erreur qui a failli causer un très grave problème lors de pourparlers entre Paris et Washington en 1830. La formule française était la suivante : « Le gouvernement français demande », le traducteur a traduit « demande » en français par « demands » en anglais, ce qui signifie « exige » et qui a une connotation de supériorité et de pouvoir⁶. Cette erreur, qui montre un manque de connaissance de la langue anglaise et qui a conduit à une erreur dans la formulation, aurait pu causer de graves problèmes diplomatiques entre les deux pays si elle n'avait pas été corrigée. Un emploi clair, précis et rigoureux de la langue est exigé de tous et a fortiori du traducteur qui doit s'assurer du sens de chaque terme tant au niveau linguistique que culturel avant de l'employer.

Finalement l'essentiel c'est d'être compris, la simplicité du langage fait partie inhérente du succès et de la joie de lire. Être lu et compris, veiller à la simplicité et à la clarté de l'expression, est une condition nécessaire, même si elle n'est pas toujours suffisante, du succès de tout écrit.

LE PARCOURS INSOLITE DES MOTS

Pour finir en beauté, voyageons avec les mots en partant de l'étymologie et en passant par les merveilleux cadeaux de « mots » que les différentes langues du monde se font les unes aux autres avec toutes les richesses qui en découlent.

Les mots, comme les hommes et les femmes, ont une histoire, une biographie. Ils voyagent dans le temps et dans l'espace, se développent de manière diachronique et synchronique, font des clin d'œil aux uns et aux autres et sont de précieux révélateurs des différentes visions de la vie. Le mot « hasard », par exemple, vient de l'arabe « el zahr » et fait référence aux aléas de la vie et au besoin de ne pas toujours tout planifier. Les sociétés orientales, contrairement aux sociétés occidentales qui veulent tout planifier, font une place à l'émergence de l'incertitude. La pandémie de la Covid-19, qui a vu le jour en Chine en 2019 et s'est propagée en un clin d'œil partout dans le monde, en est un exemple poignant. Qui aurait pu planifier le confinement de la majorité écrasante des habitants de notre planète ? Qui aurait pu penser qu'un virus invisible rendrait à la Terre un peu de sa pureté ?

⁶ « Vers 1830, Paris et Washington avaient engagé des pourparlers au sujet d'une indemnité. Le ton était vif et le président Jackson avait proposé au Congrès des mesures d'un caractère exceptionnel. Le message que la France fit parvenir à la Maison-Blanche commençait ainsi : « Le gouvernement français demande... », ce qu'un secrétaire traduisit par « *The French Government demands...* » La réaction du président américain fut immédiate et énergique : « Si le gouvernement français ose "exiger" quoi que ce soit des États-Unis, il n'obtiendra rien. » Heureusement, le calme revint une fois la traduction corrigée » (Delisle, 2012, p. 16).

Connaître l'origine d'un mot c'est lui donner une épaisseur, une dimension qu'il n'aurait sans doute pas sans cette connaissance. Beaucoup d'autres mots d'origine arabe ont intégré la langue française grâce à ces beaux cadeaux que se font les langues les unes aux autres, comme les mots : algèbre, gazelle, ambre, luth, zéro, sucre, café, magasin, alezan, etc. Il en est de même pour les mots d'origine grecque, comme mélodrame, xénophobie, philosophie, pédagogie, etc. ou encore d'origine latine, comme a priori, a posteriori, a fortiori, recto verso, sui generis, statu quo, etc. Merci pour ces merveilleux dons que se font les langues les unes aux autres !

En guise d'exemple, l'expression arabe « Ahlan wa sahan » a une belle histoire à raconter. Elle aurait ses racines, selon certains, dans l'hospitalité chère aux Arabes. « Ahl » veut dire « famille », quant à « sahl », il veut dire « plaine ». Dans un pays qui alterne montagnes et plaines comme le Liban, le fait d'arriver de la montagne vers la plaine après un long trajet fastidieux, n'était pas chose aisée ; les habitants de la plaine leur offraient l'hospitalité en leur disant « ahlan wa sahan » ce qui signifierait, « vous êtes les bienvenus et vous êtes comme les membres de notre famille dans la plaine où nous vivons ». Connaître l'histoire de cette expression que nous disons tous les jours quand quelqu'un franchit la porte de notre maison, c'est être capable d'ouvrir une fenêtre à travers laquelle on voit l'histoire et la sociologie des hommes et des peuples, et ainsi pouvoir mieux les comprendre et mieux les apprécier. Toujours dans le voyage des mots, le mot arabe « marhaba » qui veut dire « bonjour » vient de l'araméen « mar » qui veut dire « Saint ou Seigneur » et « haba » qui veut dire « amour ou aimer », en d'autres termes, dire « bonjour » en arabe c'est dire « Le Seigneur t'aime »⁷. Quelle beauté ! Quel message d'amour et de paix !

Certains mots ont une double ou une triple signification qui les rend plus forts et plus résistants, comme le mot « wehdé » en arabe qui veut dire tant solitude que solidarité ou unité. Cette épaisseur donnée au mot « wehdé » a été mise en relief lors de la révolution libanaise du 17 octobre 2019. La double signification du mot a été mise en évidence par la foule révolutionnaire : la « solitude » par rapport aux chefs des partis politiques et des communautés religieuses et la « solidarité » et l'« unité » pour combattre la corruption et revendiquer un Liban nouveau libéré de la corruption des hommes au pouvoir sous toutes leurs formes politiques et confessionnelles. Quant au mot « abd » il a, en langue arabe, une triple signification, il veut dire « esclave » ou « nègre » ou encore « adorateur ». Un grand nombre de prénoms arabes commencent par « abd » comme « Abdallah » qui veut dire « adorateur de Dieu » ou « Abderahmane », « adorateur du miséricordieux », ou « Abdelkarim » ou « adorateur du généreux », qui sont tous des qualificatifs

⁷ Les sources de ces explications résident dans les traditions populaires transmises de pères en fils. Ce sont mes parents et mes grands-parents qui me les ont transmises et ils les tiennent eux-mêmes de leurs aïeux. C'est ainsi que la tradition populaire se perpétue.

de Dieu. Dans ce même champ lexical, et à l'heure où l'emploi de certains mots est tabou, il est intéressant d'évoquer le nom d'un chocolat libanais très apprécié des enfants et qui s'appelait « Ras el abd » ce qui veut dire « Tête de nègre » ; cette appellation ne suscitait aucune indignation pendant de longues années et ce n'est que vers les années 2000 que l'appellation a été modifiée et le fameux chocolat, pour ne pas être accusé de « raciste », a pris le nom de « Tarbouche » qui veut dire « Le chapeau rouge typique du villageois libanais », et ce, parce que ce chocolat a la forme d'un chapeau !

À côté de ces cadeaux de mots que s'offrent les langues, à l'ombre de ces belles histoires véhiculées grâce aux mots, il serait intéressant de s'arrêter sur certains mots abandonnés et sur d'autres usités à tout venant.

Il y a d'un côté les mots anciens qui ressemblent à des maisons abandonnées et qu'on utilise très rarement. Certains de ces mots sont stockés par le droit et ceci en dit long sur la façon de penser de certains juristes qui aiment marquer leur supériorité en compliquant les choses simples. En voici quelques exemples : chirographaire, amiable, aéronef, attraire, arguer. Les juristes parlent de « créancier chirographaire » mot d'origine grecque, de « kheir » qui veut dire « main » et « graphein » qui veut dire « écrire » ; ce qui veut dire tout simplement un créancier ordinaire qui ne bénéficie d'aucune garantie particulière, comme une hypothèque par exemple, pour le paiement de son dû (article 2093 du Code civil). Par ailleurs, les juristes sont les seuls à employer le mot désuet « d'aéronef » pour avion et utilisent encore l'expression « attraire quelqu'un en justice », un mot vieilli à l'extrême et qui signifie « trainer quelqu'un devant la justice » ; ils emploient aussi la formule « amiable compositeur » en matière d'arbitrage ou encore « arguer » pour alléguer, un terme obsolète déjà considéré comme vieux par Corneille au 16^e siècle ! Mais il faut aussi rendre à César ce qui est à César et signaler que le droit a donné aussi beaucoup de mots au langage courant comme alibi, témoin, arbitre, à tour de rôle, en tout état de cause, les tenants et les aboutissants. Des termes juridiques que nous employons dans le langage courant sans même parfois savoir que c'est un cadeau, un bel échange entre le langage du droit et le langage courant. Signalons au passage cette phrase d'Amine Maalouf fortement empruntée au vocabulaire juridique : « Je ne la condamne pas, je ne l'acquitte pas non plus. De toute manière je ne suis pas un tribunal » (Maalouf, 2012, p. 21).

Il y a d'un autre côté des mots utilisés à tout vent, à tout moment et à toutes les sauces, qui ressemblent à des maisons grouillantes de vie et d'animation ; on peut les appeler des tics de langage tant ils reviennent, comme un leitmotiv au cours d'une simple conversation. Chaque langue a les siens. Signalons au passage « du coup » en français, « actually » en anglais, « yalla » en arabe, « bello » en italien et « tà bom » en portugais brésilien. Ces mots sont peut-être, sans le vouloir, des marqueurs de culture. Être rationnel avec les « du coup » pour les Français ; être proche des faits avec les « actually » pour les

Anglais ; être dans l'attente perpétuelle et s'impatienter avec des « yalla » répétitifs chez les Arabes ; vivre imprégnés de beauté avec les « bello » des Italiens ; savourer la joie de vivre et trouver que tout va bien avec le « tà bom » des Brésiliens. La liste n'est pas exhaustive, chacun peut la continuer dans d'autres langues. Tout un monde d'indices sur la façon de percevoir la vie à travers ces simples mots-tics !

Les mots sont aussi des témoins des luttes historiques notamment de la lutte des femmes pour leur émancipation à travers le langage. Évoquons ici Hubertine Auclert, un grand nom du combat féministe qui a réclamé la féminisation de certains mots. Une pionnière en la matière ; en 1898, elle écrivait :

En mettant au point la langue, on rectifierait les usages dans le sens de l'égalité des sexes. La féminisation initiale est celle de la langue, car le féminin non distinctement établi sera toujours absorbé par le masculin. Quand on aura révisé le dictionnaire et féminisé la langue, chacun de ces mots sera, pour l'égoïsme mâle, un expressif rappel à l'ordre » (Debré et Bochenek, 2013, p. 163).

En effet, il est grand temps que les mentalités changent et ce n'est pas chose aisée. La tendance actuelle vers l'égalité des sexes n'est pas toujours évidente dans les faits, bien qu'on ait déjà beaucoup légiféré en la matière. Les mentalités changent beaucoup plus lentement que les lois et la féminisation des mots aiderait, peut-être, à mettre un terme, aussi humble soit-il, à « l'égoïsme mâle ».

Les mots ont la force, cette force qui peut être déclinée sous toutes ses formes. Pas seulement parce qu'ils ont du pouvoir, mais aussi parce qu'ils peuvent être utilisés à des fins détournées avec cynisme ou exploités avec grandeur au service de bonnes causes, et, plus que cela encore, parce qu'ils peuvent construire des ponts et donner des ailes dans le sens positif du terme.

Les mots peuvent donner lieu à toutes sortes d'interprétation, interpréter c'est en quelque sorte faire du lien entre les mots tels qu'ils sont dits et tels qu'ils sont compris. Entre les mots de l'auteur et la perception du lecteur il y a parfois un monde : Roland Barthes évoque « la mort de l'auteur ». À défaut d'une seule et unique interprétation, trois tableaux se sont dessinés au cours de cette réflexion sur les mots. Le premier tableau traite de pouvoir des mots entre grandeur et décadence ; on pourrait dire que la décadence prime, mais il y a aussi, et fort heureusement, la grandeur qui est souvent de mise. Quant aux deux autres tableaux, c'est de la simplicité des mots, le plus souvent garantie de succès, et du parcours insolite des mots qu'il s'agit. Les mots sont souvent source d'action, de réconciliation, de transformation, ils sont aussi parfois source de manipulation, de séparation, de mortification. Même si le risque d'*overdose* existe vraiment, surtout à l'ère de l'omniprésence des

réseaux sociaux, et mêmes si les mots ont d'innombrables visages du meilleur au pire en passant par l'anodin, nous croyons dur comme fer à l'impact, que nous espérons positif, des mots et nous y adhérons contre vents et marées.

RÉFÉRENCES

- Austin, J.-L. (1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Éditions du Seuil.
- Barthes, R. (1978). *Leçon*. Paris : Éditions du Seuil.
- Butler, J. (2004). *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*. (Traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann). Paris : Éditions Amsterdam.
- Charaudeau, P. (2015). Le débat présidentiel. Un combat de mots. Une victoire aux points. *Langage et société*. 151(1), 109-129. Repéré à <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2015-1-page-109.htm>
- Chomsky, N. (2003). *Pirates et empereurs. Le terrorisme international dans le monde contemporain*. 5^e édition. Paris : Fayard.
- Cottet, L. (2015). *NON ! J'ai arrêté*. Paris : Éditions Inter-Editons.
- Debré, J.-L., Bochenek, V. (2013). *Ces femmes qui ont réveillé la France*. Paris : Fayard.
- Delisle, J. (2012). À travers le prisme de l'histoire : Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses. *L'Actualité langagière*, 9(1), 12-17. Repéré à https://www.academia.edu/5973313/Erreurs_de_traduction_historiques_fatidiques_ou_cocasses_Historic_Fateful_or_Comical_Translation_Errors
- Dolwasse, L. Delpech, F. (2006). *Quand les femmes prennent le pouvoir*. Paris : Éditions Anna Carrière.
- Dubois, J.-P. (2019). *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Frachon, I. (2010). *Médiator 150 mg – Combien de morts ?* Brest : Éditions Dialogues.
- Guillon, J. (1993). *Lettres ouvertes*. Paris : Éditions Payot et Rivages.
- Harari, Y.-N. (2018). *21 leçons du XXI^e siècle*. (Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat). Paris : Albin Michel.
- Kfoury Khoury, N. (2018). Traduction et droit : un pont via la linguistique. Roumanie : *Atelier de traduction*. Numéro 29, 159-172. Repéré à <http://www.diacronia.ro/en/indexing/details/A28215>
- Khoury, R. (1990). *La médecine au Liban. De la Phénicie à nous jours*. Beyrouth : Les éditions ABCD.
- Laugier, S. (2004). *Performativité et normativité et droit*. Tome 67. Paris : Archives de philosophie.
- Maalouf, A. (2012). *Les désorientés*. Paris : Grasset.

- Maalouf, A. (2019). *Le naufrage des civilisations*. Paris : Grasset.
- Maalouf, A. (2012). *Les désorientés*. Paris : Grasset.
- Mahler, T. (2018). Campus américains : l'intolérance au nom de la tolérance. *Le Point*, Numéro 2388, 32 à 34.
- Najjar, A. (2002). *De Gaulle et le Liban : Vers l'Orient compliqué (1929-1931)*. Tome I. Beyrouth : Édition Terre du Liban.
- Oger, C. (2006). Comptes rendus de lecture. Judith Butler, Le pouvoir des mots. Politique du performatif. *Mots. Les langages du politique*, Numéro 81/2003, 125-129. Repéré à : <http://journals.openedition.org/mots/736>
- Peltier, C. (2019). Écoles d'ingénieurs. Les étudiantes lassées du sexisme. *Le Monde Campus*, 10.
- Reymond, J. (2011). Médiateur-Combien de morts ? Un titre justifié. *L'Obs*. Repéré à <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20110126.OBS6977/mediator-combien-de-morts-un-titre-justifie.html>
- Saint-Victor, J. (2020). Menace croissante d'un chantage à la blessure. *Le Point*, Numéro 2476, 94-95.
- Simonis, F. (2013a). Nous ne nous rendrons jamais. *Le Point Références. La force de la parole. Les grands discours politiques*, 58-59.
- Simonis, F. (2013b). Charles de Gaulle, 4 juin 1958. L'ambiguïté du verbe. *Le Point Références. La force de la parole. Les grands discours politiques*, p. 64.
- Soullier, L. (2019). Marion Maréchal, les mots de l'extrémisme. *Le Monde*, Numéro 23243, 8-9.
- Springora, V. (2020). *Le consentement*. Paris : Grasset.
- Sureau, F. (2019). L'inquiétant sacre de l'émotion. *Le Point*, Numéro 247, 10-11.